

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 76 (1931)
Heft: 3

Artikel: Le baptême du feu
Autor: Rouquerol, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341363>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

LXXVI^e Année

N^o 3

Mars 1931

Le baptême du feu

L'intéressant article « Témoins » récemment paru dans la *Revue militaire suisse* (novembre-décembre 1930), nous suggère quelques réflexions complémentaires sur la question de la peur chez les combattants. Notre attention se porte principalement sur l'action du commandement.

Les dangers du champ de bataille sont constamment rappelés aux militaires de carrière par leurs exercices du temps de paix. Les pertes, les moyens de les réduire, les circonstances où elles ne doivent pas compter, etc., reviennent sans cesse dans les moindres critiques de manœuvres. A force d'en avoir entendu parler, elles ne surprennent plus quand on s'y trouve exposé.

La plupart des militaires de carrière ont cependant d'avance une peur « sui generis » du champ de bataille qui est la crainte d'avoir peur et de perdre leurs moyens sous le feu ennemi.

Au début de la guerre, deux officiers blessés nous exprimaient sans ambages leur satisfaction d'avoir éprouvé leurs nerfs. L'un d'eux, mortellement atteint d'une balle dans le ventre, répétait à ceux qui venaient le voir sur une mauvaise voiture de campagne : « je suis content tout de même parce que je n'ai pas eu peur ». Effectivement, ce jeune sous-lieutenant, qui s'était jeté jusqu'à trois fois sur une tranchée, fusillant les défenseurs à bout portant avec son revolver, avait montré une ardeur incomparable jusqu'au moment où une balle de mitrailleuse l'avait abattu.

Il est certain aussi que les fantassins sont moins impressionnés par les balles de fusil que par les obus et que les ar-

tilleurs le sont moins que les fantassins par les obus. C'est là évidemment le résultat d'un entraînement acquis sur les champs de tir de la paix.

Enfin, il y a des hommes sur lesquels les éclatements de projectiles produisent des effets nerveux irrésistibles. Nous avons connu un commandant de brigade très attaché à ses devoirs, mais énervé par le danger au point de passer des nuits entièrement blanches parce que trois ou quatre obus étaient tombés dans le voisinage de son abri.

Il y a un fait sur lequel les psychologues de la peur ne paraissent pas s'être suffisamment arrêtés : le danger avive l'impressionnabilité de l'homme et, par suite, le prépare à suivre avec une égale facilité les bonnes et les mauvaises influences. L'exemple peut être plus fort que la peur.

Les soldats suivent sans hésitation les cadres animés de la seule crainte d'avoir peur. Tout chef qui, sous le feu, reste naturel et simple s'attire la confiance et le respect de ses subordonnés. Mais toute défaillance publique sous le feu ruine sans appel l'autorité de celui qui ne sait pas s'en défendre.

On a beau dire que les états-majors supérieurs des armées modernes doivent, dans l'intérêt général, demeurer loin du danger, la nature humaine ne change pas. Les troupes donnent toujours leur confiance de préférence à ceux qu'elles ont vu parfois au milieu d'elles aux heures graves.

Nous ne songeons nullement à porter normalement les généraux sur les lignes de feux. Mais dans une armée, un corps d'armée, surtout une brigade, les occasions de se rendre compte de près du labeur du soldat ne sont pas rares. Bien inspirés ceux qui savent en profiter. En dehors du point de vue moral, ils seront à même de comprendre en temps opportun l'évolution de la tactique qui se produit fréquemment au début d'une guerre. S'il en avait été ainsi en 1914 des deux côtés des champs de bataille, les ruineuses attaques à coups d'hommes auraient été plus tôt considérées comme d'inutiles hécatombes.

Nous ne pouvons omettre une catégorie de militaires chez lesquels le point d'honneur abolit presque complètement le sentiment de la peur. Ce sont les fils de militaires de carrière quand ces derniers sont eux-mêmes combattants. Nous en

avons rencontré un assez grand nombre ; tous n'avaient d'autre souci que celui d'être dignes de leur père. L'un d'eux, un jeune sous-lieutenant, devait prendre part à une attaque qui promettait d'être dure en mai 1915. C'était sa première affaire sérieuse. La veille, il demandait à son père, pourvu d'un commandement dans le voisinage, ce qu'il devrait faire si ses soldats ne le suivaient pas.

« Donne-leur quelques coups de canne, cela les réveillera. »
« Mais alors, j'aurai l'air de m'arrêter. » Et le père réfléchissant ajoutait : « Tu n'as qu'à marcher devant, sans même les regarder ; ils te suivront. » Et le lendemain les choses se passaient exactement de cette manière, et le sous-lieutenant, grièvement blessé, était rapporté par ses hommes à la première accalmie du feu.

Les chefs qui considèrent les soldats sous leurs ordres comme des pions de kriegspiel sans cœur et sans âme se préparent bénévolement les plus graves déconvenues dès que les difficultés commencent. Nous sommes fondés à penser que les mouvements d'indiscipline qui se sont produits dans les troupes françaises en 1917 ont été à peu près localisés dans les grandes unités dont les chefs gardaient une attitude trop distante de la troupe, surtout dans les moments difficiles.

Ces réflexions ont pris racine dans notre esprit au cours d'un premier combat de la brigade active de Belfort, le 11 septembre 1914 à Michelbach au sud-ouest de Mulhouse.

La brigade de Belfort, à l'effectif de 7 bataillons et un groupe d'artillerie de 75 avait pour mission de dégager la petite ville de Thann, menacée de près par des éléments ennemis venus de Cernay.

Personne dans cette troupe n'avait jamais vu de combat ; les premiers éclatements d'obus se firent entendre pendant une halte horaire, la brigade étant encore en colonne ; il s'agissait d'obus explosifs de 15 c.m. qui donnaient une abondante fumée noire en éclatant à quelques cents mètres de la route. On aurait pu croire que personne n'avait rien vu ni entendu tant était grand le calme avec lequel les officiers donnaient leurs ordres pour reprendre la marche à la fin de la pause. Par contre, nous avons vu plus tard, sur le front de la Meuse, un détachement

de renfort, complètement affolé, officiers compris, par quelques obus trop longs pour être dangereux ; mais il a suffi à un officier général, témoin de cette petite panique, de se montrer tout-à-fait calme et tranquille pour rétablir instantanément l'ordre le plus complet. Question d'exemple ; nous ne pouvons nous lasser de le répéter.

Revenons au combat de Michelbach.

Le commandant de la brigade s'était établi à côté des batteries dans le voisinage de Michelbach. Aux premiers coups de 75, les Allemands ont riposté, et leurs obus de 15 cm. sont tombés dans la zone comprenant les batteries et le poste de commandement. Les pertes ont été légères pour des raisons techniques du matériel allemand qui n'ont pas de place ici ; mais il n'en est pas moins vrai que les éclatements se produisaient à quelques mètres des intéressés. Le commandant de la brigade donnait ses ordres ou causait avec ses officiers comme s'il eût été dans un bureau, se bornant seulement à se répéter lorsqu'un éclatement trop rapproché avait couvert sa voix. Le ton était ainsi donné et tout son entourage agissait sans la moindre apparence d'énervement, comme sur un terrain de manœuvres en temps de paix. Et sur la ligne de feux il en était de même, les défaillances individuelles ayant été assez courtes pour passer inaperçues dans l'ensemble.

Le commandant de la brigade, profitant d'une accalmie relative, étant allé voir la situation sur place, rencontrait à une petite distance de la ligne de feux un lieutenant conduisant sa section en arrière, tous ayant l'air absolument déprimés. « Où allez-vous ? » dit le général. « La situation est intenable, je crois que.... » a répondu le lieutenant en balbutiant. « Ne me racontez pas d'histoires, retournez à votre place » et l'ordre était accompagné d'une bourrade pour amorcer le demi-tour.

La promptitude avec laquelle ce lieutenant s'est ressaisi a été remarquable ; et, d'une voix assurée en se redressant, il a commandé aussitôt « *demi-tour* » ; il a été obéi sans hésitation et ces braves gens sont retournés au combat où ils ont continué à faire le coup de feu comme s'ils n'avaient jamais quitté leur place. Le lieutenant a été tué quelques semaines plus tard, très bravement.

Le combat du 11 septembre 1914 a été pour la brigade active de Belfort le baptême du feu. Depuis ce jour lointain, ses régiments ont pris part à des affaires autrement dures et sanglantes que celle de Michelbach ; leurs effectifs ont été renouvelés plusieurs fois pendant les quatre années de la guerre mondiale. Mais ils sont toujours restés les meilleurs parmi les bons. Et ceci tend à prouver que l'aptitude morale d'une troupe au combat dépend au plus haut degré de sa tenue dans le premier contact avec l'ennemi, c'est-à-dire sous le baptême du feu.

Les exercices du temps de paix y préparent d'ailleurs les cadres qui prennent leur métier à cœur.

Enfin, n'oublions pas la recommandation d'Ardant du Picq de ne demander d'abord à la troupe que des efforts susceptibles de lui procurer un premier succès pour lui donner conscience de sa valeur.

Général J. ROUQUEROL.

